



RÉINVENTER L'AVENIR

ARMANDE COLLIN



Voilà ce que génère l'annonce du handicap : un détournement d'avenir, une destruction de perspectives. La fin d'un monde, celui des « normaux ». Jusqu'à ce que je comprenne que nous avions, ma fille et moi, un autre avenir à reconstruire.

Armande Collin

Réinventer l'avenir

© Armande Collin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6378-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ensuite elle me demanda : « *Qu'est-ce qu'il y a de plus dans le monde ? Des sourds ou des entendants ?* ». Cette question de l'enfant me renvoyait à une définition mathématique du handicap. Équation complexe dont il faudrait bien arriver à résoudre chaque inconnue.

À Christine et Nathalie, merci
pour cela et pour tout le reste.

Pour Aline et Lucie, nées de cette histoire
et pour Juliette qui en hérite indirectement.

Première partie

Prologue

L'enveloppe pesait lourd dans ma main, trente ans de vie y étaient rassemblés.

Les pages d'écriture que je venais de retrouver m'avaient permis de réaliser un équilibre mental qui sans cela eût été bien compromis.

C'était lorsque je rentrais de mes périples parisiens ou quand le doute et la peur m'envahissaient que j'éprouvais le besoin de me décharger de mon surplus d'émotions.

Vers qui aurais-je pu me tourner quand le handicap était arrivé dans ma vie avec son corollaire d'incertitudes et de destruction d'avenir ? Qui aurait eu la patience d'attendre que les mots viennent, que la pensée se forme, se déforme, se corrige, se contredise jusqu'à ce que la mémoire se vide ? Ma mère aurait eu cette capacité, mais elle n'était pas là pour assouvir mon pressant besoin d'être écoutée. Et puis, elle en avait déjà tant fait et avait encore tant à faire avec toute cette couvée qui comptait tellement sur elle. Alors c'était au papier que je confiais mes états d'âme, sans doute ce qui faisait le poids de l'enveloppe.

À l'intérieur s'empilait pêle-mêle un camaïeu d'émotions allant de la désespérance à l'enthousiasme, de la colère au rire, et toutes celles découvertes durant mes années d'apprentissage.

C'était l'époque où, lorsque je vaquais à mes occupations ménagères, il n'était pas rare de me surprendre déambulant dans la maison, le tablier à la taille et le stylo à la main. Quand un détail me revenait, je me dépêchais de le noter sur le premier morceau de papier venu. Un souvenir en appelait un autre. La feuille se remplissait rapidement recto verso et même sur les côtés. Pas un espace n'échappait à l'assaut de la bille de mon stylo. C'est ainsi que mes tranches de vie s'enregistraient au dos de publicités ou d'enveloppes de courriers administratifs. Tout support pouvant admettre de l'écriture faisait l'affaire.

Pourquoi cette nécessité à vouloir fixer des événements qu'à choisir j'aurais préféré ne pas vivre ? Pour m'en débarrasser ? Pour les transmettre ? Les partager ? Les comprendre ? En réalité, je ne savais pas ce que je ferais de ce fatras d'écriture.

Ce monticule hétéroclite de papiers resta plusieurs années, non pas oublié, mais plutôt en gestation, dans une grande enveloppe kraft. Il mûrissait à l'abri des turpitudes de ce monde, attendant le moment propice pour sortir du néant.

Lorsque je les avais écrits, j'étais loin de me douter qu'un jour ces notes m'inciteraient à raconter l'histoire de ma fille.

Ce fut peu de temps après le mariage de cette singulière enfant que ma mémoire se réactiva. Le moment était venu de lui restituer sa propre histoire. Alors, je sortis de leur léthargie les bouts de papier qui dormaient dans leur enveloppe depuis plus de vingt ans. Ils avaient enfin trouvé leur raison d'être.

Au fur et à mesure que je relisais ma prose, les images resurgissaient, les différentes étapes se remettaient en place alors le film démarra.

J'avais écrit surtout les jours de grand découragement, les jours noirs, quand la tristesse étouffait l'espoir.

Allais-je arriver à faire quelque chose de ce patchwork de mots ? Quoi qu'il en soit, je me félicitais de l'avoir oublié dans cette grande enveloppe kraft qui avait voyagé de tiroirs en cartons à chacun de mes nombreux déménagements.

Étalé là devant moi, je regardais et jaugeais ce tas de bouts de papier. Rien n'était dans l'ordre, beaucoup n'étaient pas datés. J'allais devoir en appeler à ma mémoire pour retracer la chronologie. Qu'importe, je me lançai.

La conservation de ses écritures était miraculeuse. Cela dit, comment envisager de se séparer de ce qu'on considère être une partie de soi ?

J'ai ressorti des entrailles de l'enveloppe, les prospectus de supermarchés, les enveloppes vides de bulletins de salaire au dos desquels j'avais écrit, appuyée sur le coin de la table ou debout contre la porte du buffet.

C'est quand j'ai commencé à mettre de l'ordre dans mes notes et mes souvenirs que le plaisir arriva. Et oui du plaisir. Tout d'abord surprise, je finis par réaliser que, finalement, ça n'avait pas été une période triste. Après tout, ma fille n'était pas malade, certes elle était différente, mais cette différence était devenue intéressante, instructive, oserais-je dire enrichissante ?

Pour m'adapter aux particularités de mon enfant, j'avais dû, moi aussi, devenir une mère particulière. Avoir un enfant handicapé est chose singulière qui oblige à reconsidérer le tracé du modèle de vie avec lequel nous sommes livrés à la naissance. Rien ne va plus messieurs dames, c'est une autre partie qui va devoir se jouer.

Je remis alors mentalement en scène ce drôle d'itinéraire, le mien et celui de

ma fille, de mes filles. L'histoire d'un cheminement chaotique, brumeux et souvent improvisé.

Sur notre route, nous avons franchi des obstacles et traversé des plaines désertes, nous nous étions même parfois perdues sur des sentiers hors-pistes. C'est en me retournant sur notre parcours que j'en ai découvert la topographie tourmentée. Car, quand je partais en guerre contre les postulats attachés au handicap, ce que je voyais n'était rien d'autre que le but que je m'étais assigné pour que ma fille vive libre et heureuse.

1 - Naître

« Il faut donner aux prématurés,
[bébés funambules], l'envie de vivre ».

Catherine Vanier ⁽¹⁾
(*Naître prématuré*)

J'en avais entendu tant et tant sur cette enfant née trois mois avant terme. Ça avait commencé dès mon arrivée au centre hospitalier. J'avais été accueilli au bloc d'accouchement d'une façon particulièrement glaciale. « Vous allez expulser, avait dit la sage-femme ». Ce n'était pourtant pas pour « expulser » que j'avais pris le bus en début d'après-midi de ce 24 juin 1969. Certes, je savais qu'à six mois à peine de grossesse, les contractions que j'avais ressenties en fin de matinée n'étaient pas normales, mais en venant à l'hôpital, j'avais espéré que les médecins trouveraient le moyen pour m'aider à poursuivre ma grossesse. Voilà qu'à la place on me balançait ce drôle de verbe. Depuis que j'étais installée en salle d'accouchement, il tournait en boucle dans ma tête. Expulser ? La sage-femme qui m'avait examiné avait dit : vous allez expulser. C'était hors de propos, inapproprié. La violence de ce mot était telle que je le réfutai, il ne me concernait pas, pas plus moi que mon bébé.

L'accouchement requalifié en l'expulsion eut lieu en fin d'après-midi. Ce fut à ce moment précis que la liste des « impossibles » commença à s'écrire avec des impossibilités de toutes sortes, une liste de « pas » quelque chose longue comme le bras.

« Trop tôt, trop petit, Ça ne vivra pas ! » avait affirmé la sage-femme.

« Vous êtes jeune, vous en aurez d'autres ». M'avait asséné l'infirmière en guise de réconfort. J'étais restée muette, si j'avais osé m'exprimer, j'aurais dit que moi, ce que je voulais, était cet enfant et pas un autre.

Une petite chose venait de sortir de moi. Silencieuse. Invisible. Une erreur : pas grave vous en aurez d'autres. Une faute : trop tôt, Ça ne vivra pas.

Au fond du couloir, une voix cria :